

Cédric Quertier, Roxane Chilà et Nicolas Pluchot (dir.),
« Arriver » en ville. Les migrants en milieu urbain au Moyen
Âge (Paris : Publications de la Sorbonne, 2013), 329 p.

Lucie Laumonier

Emotions and City Life

Les émotions et la vie urbaine

Volume 42, Number 2, Spring 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1025705ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1025705ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (print)

1918-5138 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laumonier, L. (2014). Review of [Cédric Quertier, Roxane Chilà et Nicolas Pluchot (dir.), « Arriver » en ville. Les migrants en milieu urbain au Moyen Âge (Paris : Publications de la Sorbonne, 2013), 329 p.] *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 42(2), 67–68. <https://doi.org/10.7202/1025705ar>

de façon croisée les documents, Mackey démontre qu'un seul esclave a porté durant sa vie les noms suivants : Jack, John Flem(m)ing, John Gray, Jack Shutter et Jacques Flemming (p. 153).

Au Bas-Canada, l'esclavage n'est pas à la base de l'activité économique de la colonie et les esclaves sont relativement peu nombreux. « Il n'a jamais eu plus de 200 esclaves noirs dans tout le Québec, à quelques moments que ce soit » (p. 96). Pour ces raisons, on n'y retrouve donc pas les caractéristiques propres à « l'institution particulière » du Sud des États-Unis où des codes noirs encadrent de façon très autoritaire les esclaves, qui sont nombreux et nécessaires à l'exploitation des plantations. Au Québec, selon Mackey, les Noirs bénéficient d'une relative liberté de mouvement ; il n'y aurait jamais eu, par exemple, de surveillants engagés pour limiter la mobilité des esclaves ou d'obligation pour les Noirs de porter sur eux un permis de déplacement émis par leurs propriétaires ou attestant de leur statut d'homme libre. De la même façon, le caractère extrêmement violent du système esclavagiste américain ne semble pas trouver d'équivalence au Québec.

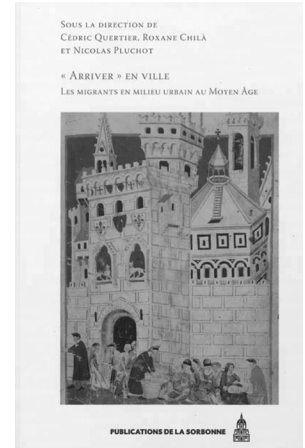
La deuxième partie du livre est tout aussi pertinente, car elle tente de combler un vide historiographique important, soit l'histoire des Noirs durant les quatre premières décennies du 19^e siècle. En effet, jusqu'à ce jour, les historiens avaient surtout étudié le 18^e siècle, correspondant à l'ère esclavagiste, et la fin du 19^e siècle, correspondant à l'arrivée des immigrants noirs américains venus travailler dans les gares de Montréal. Mackey retrace la présence de ces oubliés de l'histoire qui, au début des années 1800, occupent des métiers variés : cordonniers, coiffeurs, cuisiniers, etc. Ils sont particulièrement présents sur les bateaux à vapeur circulant sur le fleuve Saint-Laurent, agissant comme serveurs, cuisiniers et ciriers de chaussures. Mackey révèle aussi le récit individuel de certains Montréalais noirs qui se sont particulièrement démarqués. Notons le parcours fascinant d'Alexander Grant, barbier-coiffeur de métier, que Mackey considère comme l'un des premiers leaders de la communauté noire montréalaise, et John Trim, investisseur prospère dans le domaine immobilier qui, fait à noter, épousa une blanche canadienne-française. Il semble que ces mariages interracialisés n'étaient pas si rares au début du 19^e siècle ; Mackey en recense une vingtaine.

Enfin, l'un des mérites de ce livre est de révéler certains aspects méconnus de l'histoire des Noirs et de Montréal en plus d'encourager d'éventuelles recherches dans le domaine. Mackey démontre que les archives retraçant la présence des Noirs au Québec sont étonnamment foisonnantes. Plus de 130 pages de son livre sont consacrées aux références et aux sources primaires utilisées. Notons que l'édition originale anglaise en contient davantage avec quatre annexes de sources primaires. Ces archives n'attendent que la venue de curieux et dynamiques chercheurs pour les analyser et les (ré)interpréter.

Philippe Couture
Collège Lionel-Groulx

Cédric Quertier, Roxane Chilà et Nicolas Pluchot (dir.), « Arriver » en ville. Les migrants en milieu urbain au Moyen Âge (Paris : Publications de la Sorbonne, 2013), 329 p.

Cet ouvrage collectif est issu d'un colloque tenu en 2011, qui s'est inscrit dans un programme de recherche sur les migrations au Moyen Âge mené par une équipe de jeunes chercheurs. L'ambition de Cédric Quertier, Roxane Chilà et Nicolas Pluchot était de poser un regard neuf sur ces mouvements d'immigration et d'émigration, étudiés depuis les années 1970 dans le cadre de l'histoire urbaine. L'historiographie sur le sujet est riche, comme le souligne Denis Menjot dans une introduction où il met en valeur les multiples facettes de celle-ci. Historiographie vaste, mais quelque peu statique : l'intérêt majeur de cet ouvrage, son apport essentiel, est de replacer le phénomène de la migration dans un processus, soumis à une analyse fine et diversifiée, qui donne la part belle à une approche comparatiste. Du VII^e au XVI^e siècle, de l'Europe au Maghreb, les études proposées visent ainsi à interroger les origines des migrations, la manière et les raisons pour lesquelles les migrants parviennent - ou non - à s'intégrer dans la ville, ainsi que les influences qu'exercent à la fois la ville sur les migrants et les migrants sur la ville.



La première partie de l'ouvrage offre un bilan sur les sources, mise au point préalable à l'analyse. Les archives procèdent d'une logique documentaire qu'il convient d'analyser, le contenant étant parfois aussi révélateur que le contenu. Les sources constituent alors des objets d'étude, témoins de logiques qui témoignent de la place et du rôle des migrants dans leurs sociétés d'accueil. Les sources sont maigres pour le haut Moyen Âge, mais leur analyse est enrichissante comme le montre l'étude menée par Arnaud Lestremou et Lucie Malbos dans le contexte des *emporia* bordant la mer du Nord. Plus riches sont les sources de la fin de la période produites par les administrations urbaines (article d'Étienne Hubert sur l'Italie communale), en particulier les archives fiscales, analysées pour Trévise par Matthieu Scherman.

La deuxième partie rassemble les articles portant sur l'intégration des migrants : politiques migratoires, vecteurs d'intégration, échecs éventuels – de ces politiques ou de l'intégration –, et difficultés rencontrées par les migrants et les institutions politiques. Il s'agit d'interroger le statut des étrangers dans les villes, comme le fait Gionata Tasini pour l'Italie du nord (XII^e-XIII^e s.). Les approches diversifiées des auteurs reflètent la variété de situations et de processus de migration et d'intégration à l'œuvre. Quelques éléments sont à souligner : si la plupart des migrations sont volontaires, certaines sont subies, comme celles des Mamelouks, déplacés de régions en régions pour les

besoins de l'armée (Julien Loiseau). Parmi d'autres migrations temporaires, on songe aux déplacements fréquents vers Paris des gens de la cour du duc de Bourgogne (Florence Berland). Ce type de migrations revêt une allure plus définitive dans le cas des Catalans étudiés par Roxane Chilà, qui suivent Alphonse le Magnifique vers Naples et y restent pendant une quinzaine d'années. Par ailleurs, les villes et leur organisation sociale offrent de nombreux biais d'intégration, analysés par Judicaël Petrowiste pour Toulouse au XIII^e siècle.

La troisième partie permet d'approfondir cette question de l'intégration des nouveaux venus à travers une perspective plus spatiale, celle du regroupement. À Paris, les étudiants étrangers résident dans des collèges les rassemblant par nations (Élisabeth Mornet); à Constantinople au XI^e siècle les Arméniens et les Juifs occupent des espaces de plus en plus définis (Christophe Giros). La contribution de Christophe Cailleaux sur les Juifs et les musulmans de Barcelone et de Tortosa en Catalogne à la fin du Moyen Âge offre une mise en perspective stimulante en interrogeant le statut de ces individus sans cesse confrontés à leur altérité religieuse : sont-ils des étrangers chez eux ? La notion de regroupement, d'entre-soi est bien au cœur de ces réflexions sur les lieux de vie des « étrangers » en ville. Spontané ou au contraire régulé par les autorités urbaines, il souligne la persistance de la communauté d'origine dans l'espace d'accueil.

L'ouvrage s'achève par une section réservée à l'étude des commerçants et des villes marchandes dans le Maghreb, en Provence, à Florence et à Nantes. Le commerce international est le vecteur d'une nécessaire mobilité marchande. Il induit la présence constante d'étrangers dans les villes et forge l'identité de ceux qui le pratiquent en les poussant à toujours se déplacer et en créant des espaces de rencontre tels les ports du Maghreb étudiés par Dominique Valérian, où se croisent chrétiens et musulmans. Les grands marchands sont bien intégrés dans les villes où ils migrent et aussi insérés dans de vastes réseaux interurbains, nécessaires à la bonne marche de leurs affaires. Le sujet du commerce permet de souligner à quel point l'intégration des étrangers est liée à leur milieu social : ces riches marchands reçoivent un accueil bien plus favorable que les travailleurs pauvres (Jérôme Hayez). L'analyse de Laurence Moal sur les Castillans installés à Nantes aux XV^e et XVI^e siècles montre qu'ils parviennent rapidement à intégrer les cercles de notabilité. Cette intégration passe aussi par la capacité à user des rouages juridiques de la ville d'accueil, tels les marchands de Pise et de Florence étudiés par Cédric Quartier, opposés dans un procès de faillite.

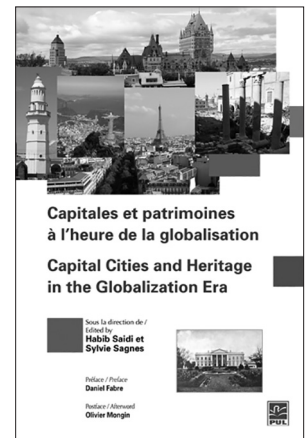
Les articles offerts à la lecture s'inscrivent avec netteté dans une histoire sociale de la migration, tant dans le cadre des villes que dans celui des dynamiques qui amènent les migrants en ville. Autrement formulé, il s'agit d'une histoire des processus entourant les démarches migratoires, volontaires ou forcées, réussies ou en échec. Patrick Boucheron exprime à merveille cette ambition lorsqu'il explique en conclusion que la démarche adoptée revient à « épouser une dynamique et une durée, celles

de « l'arriver » en ville, davantage que de l'arrivée » (p. 284). L'accent placé sur l'intégration des migrants dans la société urbaine et sur la manière dont les migrants influencent leur lieu d'accueil est évocateur de cette histoire en mouvement, aux problématiques et aux résonances résolument contemporaines dans un monde en constante transformation.

Lucie Laumonier

Habib Saidi et Sylvie Sagnes (dir.), *Capitales et patrimoines à l'heure de la globalisation / Capital Cities and Heritage in the Globalization Era* (Québec: Presses de l'Université Laval, 2012), 426 p.

Cet ouvrage collectif est le résultat d'un colloque tenu à l'Université Laval (Québec) en 2009, sur le thème *Capitales et patrimoines au xx^e siècle*. Cette manifestation scientifique était le résultat d'une collaboration entre des institutions québécoises (IPAC – Institut du patrimoine culturel de l'Université Laval, et CELAT – Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions) et françaises (LAHIC – Laboratoire d'Anthropologie et d'Histoire sur l'Institution de la Culture – Équipe du IIAIC, CNRS – EHESS, Paris). Quoique l'on puisse ne pas être d'accord avec la prémisse d'une relation peu évidente entre les capitales et les patrimoines, on ne peut en revanche qu'abonder dans le sens des directeurs de cette publication quant à la nécessité d'approfondir les recherches sur les relations entre ces deux éléments. En ce sens, ce livre est déjà une contribution notable aux études urbaines et aux études patrimoniales.



On notera également l'intérêt du travail d'introduction historique et théorique sur la notion de « capitale », qui donne beaucoup d'éléments de compréhension utiles au lecteur, spécialiste ou pas. Les questions qui y sont posées quant à l'éventualité d'une « fin » ou d'un « autre temps » des capitales (p. 25) délimitent les contours de la problématique de l'ouvrage : qu'est-ce qui fait aujourd'hui une « capitale » et quel rôle joue le patrimoine dans cette affirmation ? Autour de ce questionnement, le livre se divise en trois parties qui sont autant de relations différentes entre « capitales » et « patrimoines » et qui correspondent à trois « moments », trois « temporalités », mais aussi trois dimensions (politique, culturelle et historique) des villes globalisées. La première partie jette un regard sur les capitales qui affirment leur caractère politique à travers leurs actions sur le patrimoine, que ce soit la construction de « nouveaux » patrimoines, la destruction d'éléments anciens jugés indignes ou dépassés, ou encore les velléités de reconstruction de monuments disparus, abouties ou non. La deuxième partie aborde plutôt l'influence de l'insertion des capitales dans le réseau mondial sur leur(s)